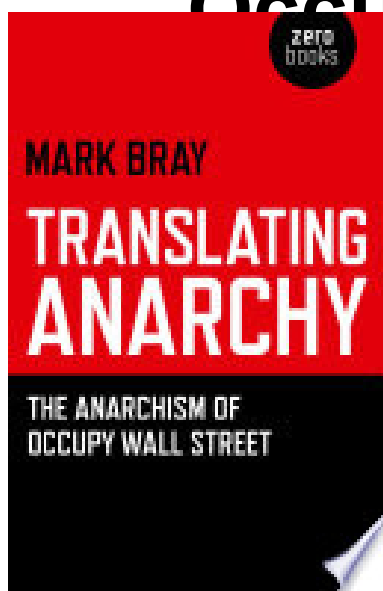


<https://divergences.be/spip.php?article4397>



Réponse à la critique de Gabriel Kuhn sur Translating Anarchy : The Anarchism of Occupy Wall Street



critiques - Occupy Wall Street - Mark Bray, Occupy Wall Street -
Date de mise en ligne : mercredi 10 décembre 2025

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

Origine La Bibliothèque Anarchiste

Une réponse à la critique de Gabriel Kuhn sur *Translating Anarchy : The Anarchism of Occupy Wall Street*

Sommaire

- [Devenir révolutionnaire](#)
- [Radical Chic](#)
- [Honnêteté politique](#)

Dans sa critique approfondie et perspicace de *Translating Anarchy*, Gabriel Kuhn soulève des questions cruciales sur plusieurs sujets, mais dans cette réponse, je me limiterai à aborder la question la plus centrale de l'argument du livre, à savoir la manière dont les anarchistes américains devraient communiquer avec le reste de la société et quand, si jamais il y a un certain élément de « traduction » à intégrer dans l'expression de soi anarchiste aux États-Unis.

Dans ce qui suit, je tenterai de clarifier l'argument central du livre : il était souvent utile, dans le contexte spécifique d'Occupy Wall Street à New York, pour de nombreux organisateurs anarchistes du mouvement de mettre en avant les idées anarchistes sans l'étiquette idéologique lors de la communication avec le grand public. J'espère que les remarques suivantes apaiseront les inquiétudes que certains lecteurs pourraient avoir à propos de cette expérience rhétorique.

Pour commencer, je pense qu'il est essentiel de distinguer ce qui est dit de qui le dit. Par là, je veux dire que lorsque nous évaluons différents styles d'expression politique, nous devons fonder notre évaluation sur le type d'entité politique qui se cache derrière chaque déclaration. Dans sa critique, Kuhn cite le Parti communiste autrichien comme exemple d'une organisation qui adoptait l'approche opposée : plutôt que de « traduire » leur politique, ils mettaient en avant leur label idéologique. Du point de vue de Kuhn, ce parti est un exemple d'utilisation d'une étiquette idéologique et de soutien obtenu grâce à elle (ou malgré elle, peut-être).

Pourtant, je ne pense pas que ce soit une comparaison juste avec Occupy, puisque OWS n'était pas une organisation politique cohérente. Je suis d'accord pour dire que les organisations et collectifs politiques anarchistes devraient parler explicitement de l'anarchisme. L'un de leurs principaux objectifs devrait être de clarifier ce qu'est et ce qu'a été l'anarchisme, et, espérons-le, convaincre plus de gens d'être anarchistes. Je suis tout à fait d'accord pour dire que les périodiques et les documents publiés par des groupes politiques anarchistes ne devraient pas ressembler à « n'importe quel journal de gauche-libéral ». Mais ce niveau d'unité idéologique n'était pas possible avec OWS. Comme je le décris dans le livre, seulement environ 39 % des organisateurs new-yorkais s'identifiaient au terme « anarchiste », et compte tenu de nos structures décisionnelles consensuelles, il aurait fallu que beaucoup plus d'anarchistes pour orner tout le groupe avec le Cercle A, si nous l'avions voulu.

Mais nous ne l'avons pas fait. Un élément crucial de mon argument est que OWS aurait été au mieux un point négligeable sur la scène locale de gauche si les anarchistes qui ont joué un rôle de premier plan dans l'organisation du mouvement durant l'été 2011 avaient spécifié une idéologie anarchiste claire avec un symbolisme anarchiste pour

le groupe (qui ne serait jamais devenue quoi que ce soit qui ressemble à un mouvement).

Après tout, à New York, comme ailleurs aux États-Unis, il y a eu (et il y a) de nombreux groupes et projets explicitement anarchistes qui ont organisé des événements publics d'une importance vitale pour le progrès de l'anarchisme (et il aurait été utile d'en avoir plus à New York pendant OWS), mais à eux seuls, ils n'ont jusqu'à présent pas stimulé de mouvements de masse seuls (et généralement ce n'est même pas leur objectif immédiat).

Et ils ne l'auraient pas fait dans ce cas non plus. OWS en tant que mouvement a essentiellement démarré grâce à la réaction médiatique et publique à l'attaque au spray poivré de la police, suivie des arrestations du pont de Brooklyn fin septembre/début octobre 2011. Si ces événements avaient eu lieu sous une bannière exclusivement anarchiste, la participation n'aurait pas été aussi importante (même la plupart des anarchistes new-yorkais ne se seraient pas présentés de façon régulière) et nous aurions eu un autre cas de brutalité policière contre les anarchistes, que les médias auraient qualifiés de « anarchistes qui sont anarchistes ». « Juste le classique smashy smash ici les amis, rien à voir, continuez... »

La réaction du public que nous avons suscitée provient en grande partie de journalistes qui ont suivi la brutalité et nous ont demandé ce que nous voulions. Et le fait est que les gens sont venus en masse parce qu'on disait des choses comme « Les banques ont été renflouées / On a été vendus » et « Wall Street a détruit l'économie mais ils reçoivent encore leurs primes de Noël », alors que si on avait dit quelque chose comme « on est là parce qu'on s'oppose au capital, à l'État et à toutes les formes de domination et qu'on essaie de déclencher une guerre des classes pour inaugurer le communisme libertarien, « OWS en tant que phénomène de masse ne serait pas arrivé. Après tout, ce serait, plus ou moins, l'une des façons les plus complètes de cadrer l'agenda anarchiste, mais cela aurait fait taire un mouvement potentiel avant même qu'il ne commence.

Ce n'est pas une conjecture. Ce n'est pas l'une de ces hypothèses lointaines. Dans un pays où même le mot « classe » lui-même est empreint de « divisions » économiques au point que les experts parlent de familles « à faibles revenus » ou de groupes « défavorisés » et « défavorisés », à l'exception de la « classe moyenne » omniprésente, c'est une bataille difficile que l'on perd généralement en essayant d'expliquer quelque chose comme le communisme libertarien ou une vision d'une fédération mondiale sans État en des extraits sonores de 30 secondes.

Devenir révolutionnaire

Qu'est-ce que cela signifie pour le projet de faire avancer l'anarchisme aux États-Unis ? Qu'est-ce qui se gagne et qu'est-ce qui se perd dans le processus de « traduction » ?

Kuhn soulève des questions importantes sur la tactique de la « traduction ». Il craint que « rendre l'anarchisme plus accessible » ne fasse « perdre ses caractéristiques particulières ». En citant le succès du Parti communiste autrichien, il tire la leçon que souvent « la connotation apparemment négative du nom ['communiste' dans ce cas mais vraisemblablement aussi 'anarchiste'] est surestimée : quand votre politique est bonne, les gens vous soutiendront. » Plus largement, écrit-il : « Je ne peux m'empêcher de penser que pour que les gens deviennent révolutionnaires, ils doivent être convaincus par la politique révolutionnaire et non par une version rétrogradée de celle-ci. »

Alors, pour prendre du recul, comment les gens deviennent-ils révolutionnaires ?

Certainement, cette question fait l'objet de débats depuis de nombreuses années et est trop vaste pour être pleinement répondue ici, mais quelques observations pourraient être utiles. Je soutiendrais qu'en général, la plupart des personnes qui adoptent une orientation politique révolutionnaire ne passent pas d'un extrême opposé en un seul

grand pas. La plupart des personnes qui deviennent révolutionnaires, il me semble, ont déjà subi une certaine forme de conditionnement politique et social qui les a prédisposées à accepter l'idéologie révolutionnaire avant de finalement l'adopter. Très peu de gens passent du vote du Parti républicain à l'adhésion d'un conseil communiste du jour au lendemain.

Historiquement, cela semble clair. Dans le cas de l'anarchisme espagnol, les paroles de l'émissaire de Bakounine, Giuseppe Fanelli, ne se seraient pas répandues comme une traînée de poudre au XIXe siècle si une grande partie de la population espagnole n'avait pas déjà été prédisposée à l'anarchisme en raison de facteurs tels que la popularité du républicanisme fédéral et la résistance à la centralisation des initiatives libérales, ainsi que de fortes traditions rurales d'autonomie régionale et locale, l'absence du droit de vote, une forme de catholicisme ultra-réactionnaire, une concentration massive de terres agricoles dans les latifundia, et une longue tradition conspirationniste d'organisation révolutionnaire essentiellement basée sur des groupes d'affinité. La plupart des personnes devenues anarchistes à cette époque l'ont fait parce qu'elles étaient déjà assez proches.

Dans un pays comme l'Autriche, il est bien moins surprenant de voir le succès d'un Parti communiste qu'aux États-Unis, compte tenu de la longue histoire de l'organisation communiste dans ce pays et du fait que le socialisme est dans le courant dominant du discours politique. En Espagne ou en Autriche, il y a beaucoup moins de terrain à parcourir pour déplacer la plupart des gens vers la gauche révolutionnaire qu'aux États-Unis.

Bien qu'il soit évident de le souligner, il est important de garder à l'esprit que les gens forment généralement leur politique en fonction de ce que pensent leurs familles, leurs amis, collègues et leurs pairs religieux. Ils sont influencés par les médias, le divertissement, et dans le contexte américain, beaucoup sont inconsciemment influencés par la construction du conservatisme comme l'incarnation masculine de la rationalité froide, du pragmatisme économique et du mérite individuel, tandis que le libéralisme et tout ce qui est de gauche est perçu comme idéaliste, « au cœur tendre », sentimental, hippie, et finalement doux, gâté et efféminé. (Et ici, je ne préconise pas la création ou la résurrection d'une « masculinité de gauche » aux États-Unis, je cartographie juste le paysage auquel nous sommes confrontés).

Ainsi, bien qu'il soit généralement vrai que « quand votre politique est bonne, les gens vous soutiendront », vous ne pouvez atteindre ce point que lorsque les gens (a) connaissent vos opinions politiques et (b) ont un certain confort ou une certaine familiarité avec les prémisses sous-jacentes qui sous-tendent vos propositions politiques. Ce sont des étapes qui ne peuvent pas être surmontées d'un coup avec une plateforme simple.

Dans le cas de l'OWS, si le petit groupe d'organisation initial s'était limité à l'anarchisme dès le début, très peu de gens auraient même su quelle était leur politique (puisque'ils auraient été ignorés par tous, y compris la plupart des anarchistes, en fait), et les rares qui l'auraient fait les auraient écartés d'emblée dès qu'ils les auraient entendus associés à l'étiquette chroniquement mal comprise d'« anarchisme » (ou associés à une orientation politique spécifique depuis Les Américains sont particulièrement méfiants envers « l'idéologie »).

Je suis en fait d'accord avec Kuhn que « pour que les gens deviennent révolutionnaires, ils doivent être convaincus par la politique révolutionnaire et non par une version dégradée de celle-ci », mais la question brûlante est de savoir comment amener davantage de personnes à être exposées à la politique révolutionnaire dans un contexte significatif et substantiel où elles auront tendance à la trouver attrayante. S'en tenir au manuel anarchiste habituel consistant à rendre OWS explicitement anarchiste en août 2011 aurait empêché beaucoup de gens d'entrer en contact avec la politique révolutionnaire, qu'ils soient « rétrogradés » ou non.

Et ce que nous avons essayé a eu plus de succès pour promouvoir l'anarchisme et faire des anarchistes que tout ce dont j'avais jamais participé. À un moment crucial, au début du développement de l'OWS, alors que le mouvement aurait pu s'orienter vers une direction libérale et devenir une campagne d'inscription des électeurs pour Obama, un

noyau dévoué d'anarchistes et d'anti-autoritaires a réussi à le qualifier de mouvement social non électif, directement démocratique, autonome, orienté vers l'action directe, engagé dans les valeurs de solidarité et d'entraide œuvrant pour la création d'un mouvement démocratique, une économie non exploitante qui privilégie les besoins humains. Ce n'est certainement pas tout ce que l'anarchisme a à offrir, mais ce n'est pas si loin.

Ce faisant, nous avons réussi à orienter un peu la politique dominante vers l'anarchisme (en reconnaissant que l'objectif est vraiment loin) et à rendre plus de gens prédisposés à une vision anarchiste. De plus, nous avons réussi à faire venir un bon nombre de personnes (surtout des jeunes) qui sont progressivement devenues anarchistes en participant personnellement à des actions directes et à des réseaux de solidarité, mais ils m'ont dit qu'ils n'auraient jamais rejoint un groupe « anarchiste » au début parce qu'ils trouvaient l'anarchisme « fou ». Lors de mes conférences cet automne dans des villes comme Toronto et Rochester, NY, j'ai rencontré des personnes qui m'ont dit avoir vécu une transformation anarchiste tout aussi progressive grâce à Occupy.

Mes recherches montrent que la meilleure façon de faire des anarchistes, du moins ici, est de faire agir les gens comme des anarchistes, ce qui signifie parfois garder le « mot en A » pour plus tard, sans le jeter. Après tout, ce processus a fonctionné parce que de nouvelles personnes ont été amenées en politique radicale par des messages ouverts, mais anti-autoritaires, mais exposées à des messages explicitement anarchistes via des groupes comme In Our Hearts et des groupes informels et des individus, afin que leurs expériences radicales puissent être ancrées dans un cadre idéologique plus large et plus approfondi. Dans ce contexte, un nombre important d'organiseurs qui s'étaient salis les mains avec la politique anti-autoritaire ont été « convaincus par la politique révolutionnaire » plutôt que « par une version rétrogradée » une fois qu'ils ont eu les types d'expériences et de relations sociales souvent nécessaires pour que les gens s'ouvrent à eux.

Cela ne signifie pas pour écarter totalement les craintes de Kuhn quant à l'anarchisme dilué ou mal compris. C'est toujours un risque. Cependant, avant Occupy, l'anarchisme était déjà assez mal compris et la formule habituelle n'aidait pas beaucoup. Pour moi, restreindre l'expression anarchiste de soi aux petites organisations politiques qui utilisent le mot en a (qui sont en réalité les seuls vecteurs de propagande anarchiste explicite aux États-Unis) renforce davantage les idées fausses que les gens ont sur l'anarchisme, résultant de son aisance à céder passivement le champ de l'opinion publique à nos détracteurs que de la vision de la « traduction » qui, aussi imparfaitement soit-elle, tente de faire une entamation dans les perceptions populaires sur des sujets comme la démocratie directe ou l'action directe, ouvrant ainsi la place à des groupes explicitement anarchistes pour faire de la propagande.

Radical Chic

Kuhn est compréhensiblement inquiet qu'avec cette méthode « dans le pire des cas, on ouvre une niche pour l'anarchisme en tant qu'idéologie mignonne, utopique et de principe dans laquelle on peut s'engager – philosophiquement ou pratiquement – pour se sentir mieux, échapper à l'ennui existentiel ou expérimenter le radical chic. » Et c'est tout à fait possible, voire même probable, mais je soutiendrais que c'est en fait un sous-produit très courant du succès de toute idéologie révolutionnaire dont nous ne devrions pas avoir si peur. Par exemple, en France dans les années 1890, la description de Kuhn ci-dessus s'appliquait parfaitement à la scène « anarchiste » parisienne dans le monde de l'art, avec des figures comme Félix Fénéon, Octave Mirbeau et Adolphe Retté flirtant avec ce qui pourrait être considéré comme du « radical chic ».

Et certes, dans les années 60 et 70, il y avait beaucoup d'artistes et d'intellectuels qui adoptaient des postures communistes et révolutionnaires quand cela leur convenait, sans avoir un engagement idéologique profond et durable. L'anarcho-punk est un exemple de « radical chic » et même si la plupart des anarcho-punks que j'ai connus en grandissant ne se sont pas retrouvés révolutionnaires, plusieurs l'ont été. Surtout à notre ère numérique, je pense

qu'il est inévitable que la politique révolutionnaire s'accompagne d'une certaine dose de « radical chic » si elle gagne en popularité, mais ce n'est pas entièrement une mauvaise chose. Ne vous méprenez pas, comme Kuhn, je crois que nous devons faire tout ce que nous pouvons pour promouvoir l'anarchisme comme doctrine solide d'organisation et de pratique révolutionnaires. Cependant, beaucoup de gens ne s'ouvrent à de nouvelles idées ou à de nouvelles (ou vraiment à d'autres) méthodes de lutte que s'ils estiment que cela a une signification sociale.

C'était clairement clair avec OWS. Des milliers de personnes se sont impliquées et beaucoup sont venues parce que c'était sexy. La plupart s'enfuirent certes une fois que son attrait sexuel s'est estompée, mais certains ont passé assez de temps dans le mouvement pour développer un engagement à vie dans la lutte.

Je n'arrive vraiment pas à imaginer une situation où l'anarchisme gagne en popularité au point qu'une révolution anarchiste serait même une possibilité lointaine sans que l'anarchisme ne devienne « radical chic » pour certains. L'essentiel est d'essayer de travailler avec ces personnes pour passer du chic à un engagement plus substantiel avec le mouvement. Il est aussi vrai que certaines personnes ne vont pas étendre leur engagement au-delà du simple soutien d'un mouvement révolutionnaire potentiel. Autant qu'on le souhaite, on n'aura jamais tout un monde d'organiseurs (peut-être que c'est une bonne chose).

Donc, si une compréhension modérément confuse de l'anarchisme, fondée sur son esthétique ou ses éléments existentiels, pousse certaines personnes à prendre notre parti plutôt que d'une armée robotique corporatiste-fasciste hypothétique du futur, alors soit.

Nous devons rester vigilants face à la tendance du libéralisme à corrompre l'anarchisme. Dans le livre, j'insiste sur ce danger, qui est particulièrement omniprésent aux États-Unis. Mais pour moi, la façon d'y parvenir n'est pas d'isoler les idées anarchistes des libéraux par crainte d'une contamination libérale. Cela peut les préserver, mais les idées révolutionnaires ne sont peut-être pas devenues des artefacts fragiles décorant les murs des musées. Les idées libérales peuvent corrompre les idées anarchistes, mais l'inverse est aussi vrai.

Les idées anarchistes peuvent être des contaminants révolutionnaires qui corrodent progressivement les valeurs libérales. Bien qu'il soit vrai que ce processus d'interaction idéologique produit beaucoup de politique indéterminée, il crée aussi des ouvertures et des opportunités pour une éducation explicitement anarchiste. Il est beaucoup plus facile d'éduquer les gens sur l'anarchisme une fois qu'on les a déjà convaincus de la démocratie directe, par exemple. Plus nous avons de prémisses communes avec le reste de la société, plus il est facile d'arriver à certaines des mêmes conclusions.

Honnêteté politique

Le dernier point à aborder est l'honnêteté. Dans sa critique, Kuhn qualifie l'approche de la « traduction » de malhonnête parce que nous ne parlions pas ouvertement d'« anarchisme » ou d'être « anarchistes ». Sans surprise, je ne suis pas d'accord avec cette interprétation de la tactique.

Quand les anarchistes d'OWS qui s'abstenaient d'utiliser le mot en « a » s'adressaient à la presse ou à quelqu'un de nouveau dans le mouvement, nous n'avons rien dit en quoi nous ne croyions pas. Nous avons parlé de la plupart des contenus idéologiques de l'anarchisme, tels que l'entraide mutuelle, la démocratie directe, l'opposition à la hiérarchie ou l'action directe, avec toute sincérité, bien que sans le terme générique pour les désigner.

Il est vrai que réclamer une nouvelle économie orientée autour des besoins humains n'est pas exactement la même

chose qu'appeler au communisme libertaire, par exemple. Mais il est vrai que je veux une nouvelle économie orientée autour du besoin, et en réalité, compte tenu des horribles associations que les gens ont avec le mot « communisme », un auditeur moyen repartirait de mes remarques sur « une économie orientée autour du besoin » avec une compréhension bien plus claire de ce que je préconise que si je rejetais le « communisme » qui aurait évoqué Staline et les goulags.

Alors, l'honnêteté politique exige-t-elle que nous utilisions le même vocabulaire avec tous les publics, même si certains mots, malgré nos efforts, signifient des choses complètement différentes lorsque nous les utilisons ? L'honnêteté est-elle l'utilisation de mots spécialisés qui, au sens technique, s'approchent le mieux de nos positions, mais qui en pratique communiquent un sens qui ne pourrait pas être plus éloigné de notre intention ? Ou bien, est-ce que l'utilisation de mots moins spécifiques laisse aux auditeurs une interprétation beaucoup plus précise de l'idée exprimée ? L'objectif est-il de maximiser la quantité de vérité communiquée à l'auditeur ?

En d'autres termes, est-il malhonnête de faire de son mieux pour communiquer fidèlement son point de vue à un public qui ne connaît pas le sujet et qui n'a qu'une courte fenêtre de temps pour écouter, même si cela signifie se concentrer davantage sur certaines idées que sur d'autres et ajuster son vocabulaire ? Je ne pense pas.

Je ne pense pas non plus qu'il ait été malhonnête au tournant du XXe siècle lorsque Ricardo Flores Magón appelait son groupe révolutionnaire le Parti libéral mexicain (PLM) ou que Francisco Ferrer appelait son école anarchiste l'École Moderne.

Mais même si certains lecteurs ne sont pas d'accord avec mon évaluation, je préfère avoir plus de mouvements sociaux anarchistes « malhonnêtes » que de clubs de lecture « honnêtes ».